

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 73 (1985)

Heft: [5]

Artikel: "La légende de Bloodsmoor" : pourquoi le gothique vint aux femmes

Autor: Wajsbrot, Cécile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'histoire des femmes n'est pas encore assez assise pour réduire son champ d'investigation à une seule approche. Et c'est tant mieux, puisque vient de paraître, dans la catégorie « héroïnes méconnues » un ouvrage fort intéressant consacré à : Clémence Royer, Philosophe et femme de sciences »².

Clémence Royer, pour avoir vécu plusieurs années dans le canton de Vaud, et pour avoir donné des cours à l'Académie de Lausanne au milieu du siècle dernier, devrait nous être mieux connue. Cette Française née en 1830, qui vécut à cheval entre la Suisse, l'Italie et la France, ne cesse, tout au long de l'ouvrage de Geneviève Fraisse, de nous étonner. Traductrice de Darwin, elle en discute en plus les thèses, et finit par se brouiller avec le célèbre évolutionniste.

Assoiffée de savoir, Clémence Royer touche, en spécialiste originale, les champs de l'économie, de la philosophie, du politique, de la biologie, de la physique. Dans les années 1860, elle propose un impôt sur le revenu proportionnel et progressif, suggestion révolutionnaire qui tombera aussitôt dans l'oubli pour un quart de siècle...

Pour compléter la biographie intellectuelle qu'elle trace de Clémence Royer, Geneviève Fraisse en publie deux textes, dont la leçon d'ouverture du « cours complet de philosophie de la nature » donné à Lausanne pendant l'hiver 1859-1860, cours réservé uniquement aux femmes :

« les deux moitiés de l'humanité, par suite d'une différence trop radicale dans l'éducation, parlent deux dialectes différents (...). Il y a plus de dix mille mots dans la langue que les femmes n'ont jamais entendu prononcer (...) et cependant il suffirait d'un petit dictionnaire étymologique (...) pour nous mettre à même de prendre part à toutes les conversations et d'aborder toutes les lectures (...). Les savants, en effet, ont entouré le champ de la science d'une haie d'épines, mais au-delà il est plein de fleurs ».

Autodidacte, Clémence Royer s'était fabriqué son « petit dictionnaire ». Mais celles qui l'ont suivie sur cette voie sont peu nombreuses malgré les injonctions de Clémence. Pis encore, il est de bon ton, aujourd'hui, de dire, alors même qu'on a fait des études : « moi, quand les universitaires parlent, j'y comprends rien, y a d'ces mots... » Il ne faut pas avoir peur des mots.

« Approchez, touchez... cela ne mord pas », disait dans le vide Clémence Royer.

Martine Chaponnière

² par Geneviève Fraisse, éd. La Découverte, Paris, 1985, 196 p. Cf. également l'article de Thérèse Moreau, paru dans F.S.

« LA LEGENDE DE BLOODSMOOR » POURQUOI LE GOTHIQUE VINT AUX FEMMES



Joyce Carol Oates.

Les cinq filles de la famille Zinn — quatre vraies filles, Constance Philippa, Octavia, Malvinia, Samantha, et une fille adoptive, Deirdre, ont toutes l'âge d'être mariées. Malheureusement, déplore la chroniqueuse de cette tragique histoire,¹ les filles Zinn n'ont pas vraiment la fibre matrimoniale. Deirdre disparaît en ballon et devient médium, Malvinia s'enfuit avec un acteur pour embrasser la carrière théâtrale. Samantha demeure l'assistante de son père (inventeur de la chaise électrique) jusqu'à ce qu'un amour fou la fasse fuir, elle aussi, à un moment où Constance Philippa a depuis longtemps choisi de disparaître la nuit de ses noces. Il reste Octavia, aimante et douce, qui se destine à « la seule carrière ouverte aux femmes, écrivait encore Virginia Woolf quelques décennies après l'époque de cette chronique, le mariage. » Mais même cette carrière se révèle pleine d'embûches.

Disparitions, enlèvements, sinistres châteaux, expériences scientifiques malféfiques, communication avec l'au-delà, sont les ingrédients habituels du roman gothique. Ils sont tous là sans exception, à une différence près, le décalage ironique qui existe entre le récit de la narratrice, choquée par tant d'immoralité, et la position de l'auteure, choquée par tant de moralisme. Mais pourquoi avoir choisi la forme du roman gothique pour dénoncer l'éducation donnée aux jeunes filles à la veille de notre siècle.

Peut-être pour suivre les traces de l'ironique Jane Austen, dans *Northanger Abbey*, qui se moque du goût des jeunes filles pour ce type de romans. Mais surtout parce que le roman gothique

appartient à une tradition anglo-saxonne et, même si cela peut paraître surprenant, féminine. Car si l'on connaît bien Walpole ou Lewis, on oublie trop souvent qu'à la fin du XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe ont fleuri les Ann Radcliffe, Clara Reeves, Emily et Charlotte Brontë, Mary Shelley, George Sand et bien d'autres, moins connues. Pourquoi ce succès du roman gothique aussi bien chez les auteurs femmes que chez les lectrices ?

Il semblerait que la réponse se trouve en partie dans la structure même des récits. La trame est généralement la suivante : une héroïne innocente est enlevée, séquestrée dans un château et délivrée par un jeune homme qu'elle épousera. En un mot, le roman gothique décrit la lutte du bien et du mal dans un cadre terrifiant. Or, le château, qui joue un rôle si important, n'est-il pas le symbole le plus clair, avec ses cachots, ses souterrains, ses passages dérobés et l'impossibilité d'en sortir, de l'enfermement des femmes (sans compter les implications psychanalytiques sur lesquelles il serait trop long de s'étendre) ? C'est une façon à la fois évidente et métaphorique de montrer leur impossibilité à travailler, voyager (à moins de se faire enlever contre son gré) ou sortir seules en ville (attention, l'émissaire du diable rôde).

Cette situation bloquée, impossibilité à sortir dans le monde, est aussi celle des filles Zinn. D'ailleurs, Joyce Carol Oates leur choisit comme évocations la fuite dans les airs et la communication avec l'au-delà (puisque celle avec ce monde n'existe pas), la carrière d'actrice, réprouvée par la morale de la bonne société, la transformation en homme, seul moyen d'assurer sa liberté. En dehors de ces voies de traverse, point de salut. Octavia, jeune femme accomplie, est celle qui figure la destinée féminine morale et parfaite, celle aussi qui subit les malheurs les plus grands (un mari peu aimant et la mort de ses enfants).

Le temps a passé, certes... Mais la *Légende de Bloodsmoor* est un monument érigé aux martyres de la féminité, en cette époque peu lointaine, victimes des ragots, des bavardages, des broderies, des manuels de bonne conduite, des corsets, de la moralité, des jupons multiples, des évanouissements et des mariages arrangés. En sommes-nous encore vraiment si loin ?

Cécile Wajsbrot

¹ Joyce Carol Oates, « La légende de Bloodsmoor », éditions Stock, 1985, 500 p.